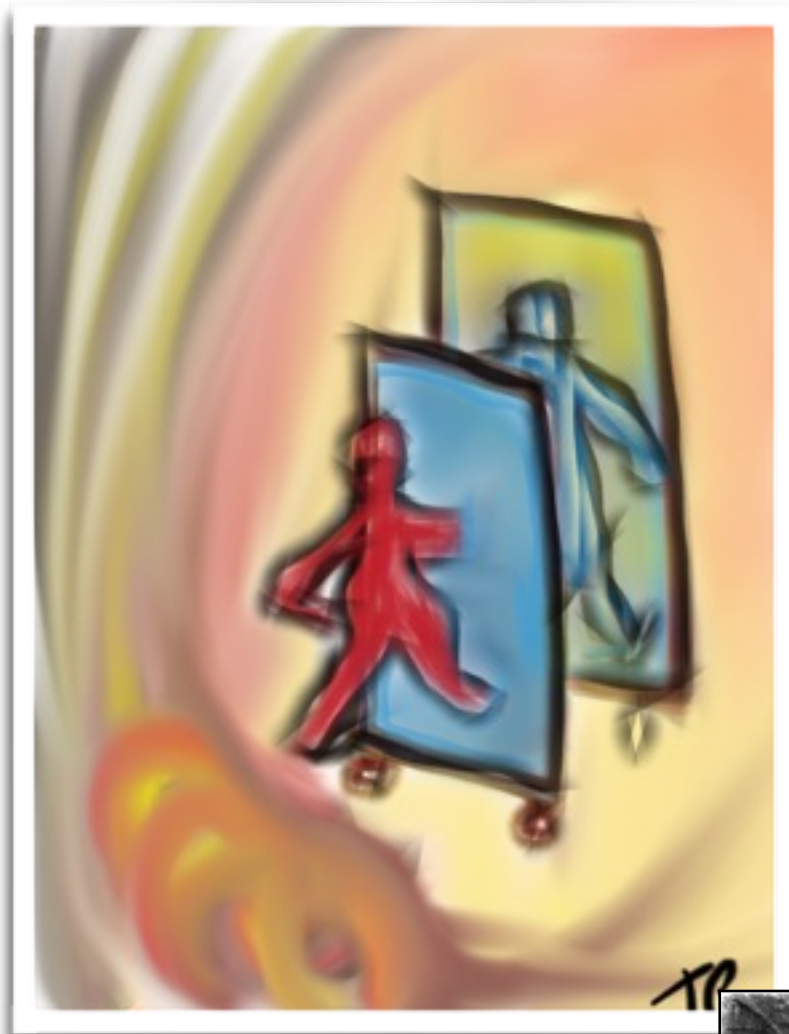


Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

"Monde et langue du miroir"



Février 2016

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.
www.enpasseanalytique.com

À regarder dans le miroir ou bien encore à contempler ce qui pourrait exister spécifiquement avec le miroir, s'amorce le chemin d'un retour aux multiples facettes du réel. Quel est ce monde que je crois découvrir par le miroir, pour peu que je m'y offre à y être présent, du moins en semblant ? Je me vois dans le miroir, mais ce n'est pas moi. Je ne me suis jamais vu directement (impossibilité des yeux à se voir eux-mêmes). Celui que je vois n'est pas moi. Un moi qui voit un non-moi ou moi-lui. Lui, le reflet, le double inversé. Il semble moi, mais qu'en sais-je ? Je n'ai que les mots des autres pour entendre du moi. Comme hier, ma mère me disait moi dans le miroir. La langue en place des yeux. Si je voile le miroir, le monde du miroir existe-t-il encore ? Comme Alice, imaginons que nous passons le miroir, ou plus exactement l'espace de l'entre-deux. Verrais-je le monde d'où je viens, inversé ou pas ? Et si au lieu de pénétrer le miroir je pénétrais le langage de l'autre, de cet autre qui semble me parler ? Quel serait la voie d'entrée, le monde de non-sens ou tous les mots ? Car au-delà de ce qu'ils disent, ils peuvent signifier toute autre chose. Un exemple : il dit qu'il n'a rien à dire. Rien de dit, rien à dire ou dire du rien, ou bien encore tout un dit sur le rien. Mais pourquoi pas aussi dire rien, comme l'indique cette expression : " rien à dire". Comment voyager au cœur de ce monde qui est nommé ici rien ? En ne répondant pas, en ne masquant pas le rien sous des mots de trop, comme « qu'est-ce que le rien pour vous, ou plus absurde : « à quoi pensez-vous quand vous dites rien ? » Il pense au rien et donc il pense, il ne peut pas ne pas penser quand il parle. Dans ces interstices des mots, je pénètre le miroir de la raison. D'une logique en place d'une autre logique.

Que pouvait donc voir l'enfant face au miroir? Au tout début, très certainement un objet comme les autres qui n'attirait pas particulièrement son attention. Et puis progressivement, attiré par cette forme qui bouge « dans » le miroir, il a dû s'arrêter, interpellé plus par le mouvement que par la reconnaissance de quoi que ce soit. Ça bouge devant lui, tout comme ça bouge autour de lui, ses parents, d'autres personnes ou enfants. Il ne peut se reconnaître, car il ne s'est jamais vu ; ses yeux n'ont jamais contemplé ses yeux comme il a pu ou aurait pu le faire avec ses pieds, ses mains, son corps. Progressivement, il semble constater qu'à un de ses mouvements, de ses gestes répondent d'autres gestes en face de lui. Le miroir est-il alors semblable à ce qu'il peut trouver face à un autre enfant, un geste pour un autre geste? Certains de ses gestes ou attitudes, peuvent engendrer de la part de l'autre la production de gestes réponses. Devant le miroir, conçoit-il au début du moins qu'il s'agirait d'un autre, avec lequel une connivence limitée de gestes peut s'instaurer? L'invitation au contact, que cherche l'enfant la plupart du temps, le mène

à ne se confronter qu'avec une surface lisse et froide. L'autre semble bouger, semble en partie répondre à ses gestes, mais la recherche d'un contact, d'une étreinte ou d'une agression ne laisse place qu'au manque. Si l'objet miroir n'est pas un autre enfant que lui, il perd au début tout son intérêt, par l'absence d'une spécificité de l'autre. L'autre que lui n'existe pas, seule s'instaure cet autre à lui, qu'est l'image. Pense-t-il que ce serait lui dans le miroir comme une partie capturée, prisonnière de lui-même? Combien il est difficile de savoir ce que réellement peut bien penser un enfant, en dehors de toutes les modélisations normatives des experts. Il est de constater, comme nous l'enseignait Lacan, que c'est le langage de la mère qui le fait exister dans son rapport au moi naissant, du moins dans son appropriation progressive (1). Ainsi peu à peu et, disons-le, d'une façon spécifique à chaque enfant, « le monde du miroir » semble en montrer de lui et de l'environnement dans lequel il intervient. Mais ce réel du miroir n'est que le semblant d'une réalité à laquelle l'enfant doit faire face. Non seulement, il n'est pas dans le miroir, mais ce n'est pas lui qui est offert à son regard, et même à son envie de découverte, mais l'image inversée. Il ne se donne pas à se voir tel qu'il est et qu'il ne peut s'appréhender, mais dans une forme qui joue avec le non-sens et l'absurde. Et ce, même si nous sommes habitués à être confrontés quotidiennement, et ce, depuis l'enfant à un semblant, à une image inverse.

L'enfant devenu adolescent ou même jeune adulte, ne reste-t-il pas encore fasciné par l'image, par l'inversion, et ce notamment dans l'auto portrait ou les selfis? Quel que soit l'âge et avec des rapports bien entendu différents à la réalité cognitive et psychique, l'individu face au miroir est-il capté par son image ou par l'énigme de l'inversion, du non-sens (2). Chaque jour, vous-même devant votre miroir, dans votre salle de bain, vous accomplissez les gestes d'hygiène du visage, là où le seul champ visuel ne permet pas l'appropriation d'une zone à examiner. Vous vérifiez le maquillage des yeux ou l'exactitude du rasage, ou bien encore la survenue d'un bouton. Vous semblez vous regarder pour effectuer des tâches indispensables, et pourtant ce n'est pas vous que vous regardez, mais un double inversé de vous même. Et pourtant de jour en jour, vous n'y prêtez aucune attention, à cette altérité de vous. Cette mascarade ne semble pas vous troubler le moins du monde. N'entendons-nous pas dire « je me vois si belle en ce miroir »? Et même s'il ne s'agit pas réellement de nous, nous nous accrochons pourtant à cette croyance que le double ferait le même. À part le fou qui penserait s'interroger sur ce que verrait ou même penserait ce double, cet être du monde du miroir? Il n'existe pas, pourrions-nous entendre, ce n'est que le reflet, que l'image d'un je, qui accepterait de se perdre à la confusion du sens. Mais l'espace d'un instant, acceptons la défroque du fou, et laissons nous prendre à

la rêverie ou au rêve de l'existence de cet autre que nous, de cette image. Seuls le poète ou bien encore le psychanalyste pourraient s'aventurer sur les traces d'un tel non-sens. Le poète joue la carte des mots, se joue d'une multiplicité de sens pour le plus grand bonheur du lecteur. Comme avec L. Carol ou Hoffmann (3), il ne s'agit que de créations littéraires, qui ne peuvent traduire que le vrai d'une imagination ou du délire d'un auteur. Mais que devrions-nous faire de tous ces rêves, et de leurs cortèges de mots et de formes, d'histoires à contre sens ou à un double du sens? Et bien justement, à la suite de Freud, nous les écoutons et nous invitons le rêveur à en dire, pour qu'il puisse par la libre association, en quelque sorte passer le miroir d'un sens, celui du récit, pour accéder à un autre sens celui d'une vérité, celle du dévoilement. Comme nous y inviterait « L'homme au sable », il s'agirait de déposer les yeux, donc le regard, pour appréhender le miroir et ce qu'il peut enfermer ou révéler, par ce qui n'est pas vu, mais par ce qui est dit ou à dire. À cette célèbre expression « je me mire en ce miroir », il conviendrait d'effectuer un tour de passe-passe en substituant un « je me parle ».

Certes, il s'agirait d'un bien moins grand confort pour ajuster un trait de crayon autour des yeux, mais bien plus pertinent ou en savoir de la rencontre à l'être. Si le miroir semble suffisant pour tel détail cosmétique, il n'en relève que peu ou rien quant à l'être. Le regard ne peut s'abandonner à cette rencontre, et ce malgré cette affirmation : « les yeux sont le miroir de l'âme ». Ne serait-ce pas plutôt l'âme de celui qui regarde qui se donnerait à être vue? A poser toute fois, que cette perception ne pourrait en fait être que d'un fait de langue et non obéissant aux lois de l'optique. Ce que donne à voir le miroir, mais aussi donc les yeux, ne peut se comprendre que comme élaboration du langage. L'individu est existant de fait, mais construit à lui comme tel par l'apport que l'autre en pose au moyen de la langue. L. Carol en décrivant le passage mou au travers du miroir par Alice, nous inviterait à considérer cette plongée en soi par la rencontre tumultueuse avec le verbe. Dans ces deux créations autour d'une quête du réveil à soi, c'est la rencontre avec le tâtonnement des mots dont il fait la trame de son propos. Reprenons cet extrait du LACAN QUOTIDIEN : « Pour Lacan, la voie du non-sens qu'emprunte Carroll pour écrire les aventures d'Alice permet d'accéder à un au-delà du moi – dont il nous dit qu'il relève d'une image – alors que dans l'ordinaire ce « passage au-delà du miroir » est impossible. Un au-delà de la signification s'ouvre aux lecteurs. Les aventures d'Alice ont une portée logique : elle y rencontre des problèmes précis auxquels elle tente de répondre avec rigueur, même si elle finit par buter sur les limites du langage. À la question d'Alice « Qui suis-je ? », c'est le « manque d'être » qui surgit, condition du « parlêtre »(4). Le stade du miroir est une affaire de langage et la compréhension de ce qui s'y joue, au-delà de l'enfance est aussi

et surtout une longue litanie du langage ou de manque au langage. Si effectivement, en dehors de la littérature ou du délire, il semble impossible de passer de l'autre côté du miroir, sauf par le jeu de l'acte de penser, ne l'oublions pas, il est de pouvoir passer de l'autre côté du miroir du langage. Posons ici ce postulat, que le langage comme le miroir, offre à celui qui le regarde ou l'écoute un semblant de vérité, qu'il convient de déconstruire à l'aune de l'inverse ou d'une logique du non-sens. Mais d'ailleurs le non-sens apparent l'est-il réellement ou ne figure-t-il que la limite à l'extrapolation du sens, donc de l'essence de toute chose, donc du langage? Le poème du Jabberworky (5), au-delà d'une recherche de sens, attitude habituelle, ne nous invite-t-il pas surtout à porter regard sur la forme, notamment sur l'incongruité. Celle-ci peut nous inviter à une démarche là encore au dévoilement, et non plus seulement à l'étonnement ou pire au rejet de ne pas saisir la compréhension. La compréhension n'est certes pas saisie, mais elle semble vous saisir d'effrois comme la peur de l'homme au sable. L'appropriation du texte du poème à l'aide du miroir laisse Alice devant une nouvelle quête de sens. Les mots valises ne se prêtent pas aisément à la découverte du contenu. Le lecteur a toute fois deux choix, le premier de passer son chemin, ou le second de s'interpeller sur l'existence de l'inaccessibilité. Miroir à traverser ou à utiliser pour accéder à un texte, le miroir semble chez L. Carol prendre statut de palimpseste. Si c'est le mot que le psychanalyste doit laisser se traverser, et par son attention et ses analyses, c'est le mot absent ou reflété dans l'absence qui se place au centre de l'expérience analytique. Le Jabberworky de l'analyse deviendrait la métaphore du désir trop apparent. Le travail avec les rêves devrait nous avoir habitué à l'apparent non-sens du récit et souvent même de ce que l'analysant peut en conter dans le processus d'association. Le rêve dit de la « Belle bouchère » (6) présentée par Freud et « relue » par Lacan nous confronte à un dire qui semble bien l'au-delà de l'évidence à savoir l'expression d'un désir satisfait. Lacan précise que le désir inconscient de cette Belle Bouchère est d'avoir un désir insatisfait (7).

Le monde du miroir et de celui de sa langue semblent nous mener à interroger notre capacité au dépassement des évidences premières des faits, mais aussi de la langue. Au « je t'écoute » doit s'installer le paradigme du forgeron. Au fer, au feu, à l'eau et à la sueur l'idée prend forme en objets de service. L'alliance des éléments que sont ceux du capteur de sens, le mène à quasiment feindre l'indifférence au réel apparent pour se convertir aux voies alchimiques du dévoilement.

Notes :

Illustration de première page : création unique de l'auteur.
Reproduction d'une illustration du Jabberwocky par Sir John Tenniel .

- (1) Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée, dans l'expérience psychanalytique. Communication faite au XVIe Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07-1949. Première version parue dans la Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4, pp 449-455 » www.ecole-lacanienne.net/pictures/mynews/30D81C2D13A592FC247AF95EC3420018/1949-07-17.pdf
- (2) Comme nous y invite L. Carol dans « De l'autre côté du miroir ».
- (3) Avec sa nouvelle de l'Homme au sable.
- (4) Alice au pays de l'inconscient – Laissez-vous glisser dans le terrier ! Isabelle Rialet-Meneux - février 2012 - Lacan quotient N° 145 - www.lacanquotidien.fr/blog/2012/02/alice-au-pays-de-linconscient-laissez-vous-glisser-dans-le-terrier-isabelle-rialet-meneux/
- (5) Voir L. Carol « L'autre côté du miroir » et le commentaire de Bernard Cerquiglini sur le poème du Jabberwocky in L. Carol « La chasse au Snark" -Folio - 2010.
- (6) Freud « L'interprétation des rêves PUF – Texte du rêve : " *Je veux donner un dîner, mais je n'ai pour toute provision qu'un peu de saumon fumé. Je voudrais aller faire des achats, mais je me souviens que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques seront fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs, mais le téléphone est détraqué. Je dois renoncer au désir de donner un dîner* "
- (7) Lacan in *Les formations de l'inconscient – 1957-1958- Le Seuil – 1998*